

Les vers que nous publions ici font partie d'un poème écrit par M. Georges de Porto-Riche en 1871. M. de Porto-Riche, à cette époque n'était pas encore l'illustre auteur d'AMOUREUSE et du VIEIL HOMME, mais il était déjà un poète de talent, comme on en jugera par ces belles strophes, que l'on peut qualifier de prophétiques, et dont il n'avait pas, jusqu'à ce jour, autorisé la réimpression.

Le poème dont elle sont extraites a été récité dernièrement sur la scène du Trocadéro par ^{ME} Gilda Darthy.

Nos prisonniers, là-bas endurent leur supplice;
Mais des guerriers nouveaux s'offrent au sacrifice.
Enfant, vieillard, adolescent,
Attendent à l'affût l'heure réparatrice;
L'espérance et l'amour ferment la cicatrice:
Les lauriers poussent dans le sang.

Dalila, la maîtresse aux charmes impudiques,
Ton géant, a coupé tes cheveux fatidiques;
Le Philistin rit de ton front,
On t'attache à la roue, on t'expose aux portiques:
Espère, vieux Samson, les temps sont prophétiques
Et tes cheveux repousseront!...

Et la France demain brisera son étreinte;
Elle a le glaive au poing, cette épée encore teinte
Du sang de son persécuteur.
Les Gaulois sont debout; déjà le tocsin tinte
Et ta flèche, ô Strasbourg, sera la hamppe sainte
De leur drapeau libérateur!

Fils d'Attila! Rêveurs casqués, et pleins de haines!
 Oui, vous nous reverrez dans vos stériles plaines,
 Avec de lourds canons de fer,
 Et les affronts saignants de nos âmes hautes,
 Nous irons les laver sur vos rives lointaines,
 Dans votre Elbe, fleuve d'enfer!

Nous irons vous traquer jusque dans vos repaires...
Tremble, ô Potsdam, ô nid de royales vipères!...
Cologne, à ton archevêché,
Nous remercierons Dieu de nos armes prospères;
Et nous repos-erons dans les lits où nos pères
Avec nos mères ont couché!

Nous n'irons pas livrer vos monuments aux flammes,
Nous n'irons pas tuer ni les vieux, ni les femmes,
Ni les enfants de la cité;
Mais nous vous abattons, vous et vos oriflammes;
Et nous nous vengerons de vos crimes infâmes,
En vous donnant la liberté!

G. DE PORTO-RICHE.

Un soldat allemand qui portait des matières inflammables a été atteint d'un projectile qui les a allumées. (Les Journaux)

I.
Il se croyait habile et fort
Et venait avec perfidie,
Artisan de l'oeuvre de mort,
Porter la foudre et l'incendie.

Explosifs perfectionnés
Pour les affres de la géhenne,
Les plus puissants qu'aient combinés
Le Lal, la Détresse et la Haine.

Il les tenait serrés sur lui
Avec l'atroce certitude,
Quand leur fauve éclair aurait lui,
Que régnerait la solitude.

Fier du stratagème infernal,
Il voyait déjà la tranchée
S'écroulant sous son arsenal,
Des corps de nos soldats jonchés.

Feu!... L'Allemand n'est pas frappé;
Mais à sa droite, sur la hanche,
Le serpent enroulé
Reçoit la balle, et se déclanche.

En quelques secondes d'horreur,
Chaque pièce à son tour s'enflamme;
Et, dans sa sauvage fureur,
Sur lui se déroule le drame.

Il va, d'un convulsif élan,
Entraînant l'enfer qui s'affole:
Il bondit, se tord en hurlant,
Et c'est un cratère qui vole.

Les éléments sont déchaînés;
En proie à leur ardeur vorace
Il est l'image des damnés
Que seront tous ceux de sa race!

II.

Or, de ses souffrances touchés,
Vers l'homme qui n'est plus à craindre
Les Français se sont approchés
Pour le recueillir et l'éteindre.

Vains efforts! Car son autre flanc
Que le vautour de feu dévore
Grésille déjà, pantelant;
Seul, le regard supplie encore.

Chaque engin fait un nouveau
(bruit)
Dont redouble la violence.
Les yeux sont atteints: c'est la
(mort).
La bouche aussi: c'est le silence.

Feu d'artifice à son bouquet,
Toutes carcasses embrasées,
Le corps tombe comme un paquet
Dans l'éclatement des fusées.

Le chute qu'il fait en avant
Active un peu plus la fournaise:
Le fléau grandit sous le vent;
L'incendiaire est une braise.

Le squelette a suivi la chair
La flamme n'a plus rien à prendre
Rouge, se tord la croix de fer
Sur un petit amas de cendre.

III.

Mais sa course en tel lieu l'a mi
Que les explosions de poudre
Sur les tirailleurs ennemis
Ont jeté leur reflet de foudre.

Sa fin nous montre à son insu,
A cette heure crépusculaire,
Un danger grave inaperçu
Dans la campagne qui l'éclaire.

Grâce à l'homme en feu, nos sol
(dats)
Vont faire une utile hécatombe.
En joue!... Et voilà que là-bas
Nos balles arrivent en trombe.

Le Destin à son heure est beau.
Contre l'ennemi qui nous traque
Ainsi resplendit ce flambeau
Pour nous garantir d'une attaque.

IV.

Spectacle en contraste fécond!
L'Allemand, pétri de ténèbres,
Fritille sous l'assaut furibond
Du feu qui ronge ses vertèbres.

Lorsque saute son arsenal
 Dont son propre corps est le crible
 La barbarie a pour fanal
 Cet éclaboussement horrible.

Mélange de Honte et de Nuit,
 L'excès de sa rage l'annule;
 Il rayonne quand il détruit,
 Il étincelle quand il brûle.

Victime de ses plans pervers,
 Il a le Néant comme empire;
 Il destinait à l'univers
 L'embrasement: il le respire!

Ses convulsions d'ouragan,
 Mêlant des lucurs à ses ombres,
 Font jaillir sur lui le volcan
 Qui l'écrase de ses décombres.

Français, que nul revers n'atteint,
 Tu portes dans ton cœur la joie!
 L'Espérance fleurit ton teint!
 La Victoire en tes yeux flamboie!

Poi, l'Honneur et la Liberté,
 Sur ta figure réjouie,
 Dans l'essor de la volonté
 Reluit ton âme épanouie!

Aux héros des vieux temps pareil
 La pure gloire t'auréole:
~~Il se dégage du soleil~~
 De ton geste et de ta parole!

Mais eux, leur sinistre clarté,
 Faite d'horreurs et d'épouvantes,
 Ne parvient à quelque beauté
 Que s'ils fondent, torches vivantes;

Et, cruel destin que le leur,
 Flamber est leur seule manière
 De produire de la chaleur
 Et de verser de la lumière!

V.

Soldats, courage sur le front!
 Ces bandits ne songeaient qu'à nuire
 Leurs atrocités serviront,
 Juste retour, à les détruire.

Et, par leur mort, le genre humain
 Évitant de pires désastres,
 Régénéré, pourra demain
 Marcher le front haut sous les ar-
 (tres!